

que les Jacobins applaudissent aux principes développés dans l'adresse, et que le président donne aux citoyens Fillion, Emery et Gravier, membres de la société et du tribunal révolutionnaire, le baiser fraternel, en signe de l'amitié que la société de Paris porte aux amis de Châlier et de Gaillard qui composent aujourd'hui la société de Commune-Affranchie.

*Dumas.* Je ne doute nullement qu'il n'y ait des patriotes dans la commune où l'on a vu le glorieux martyr de Châlier, mais par la raison même qu'on l'a souffert, j'en conclus que la majorité des habitans était entièrement perdue de royalisme et infectée de tous les vices ennemis de la liberté, de l'égalité et de la vertu. N'oublions jamais ce grand principe : l'intégrité de quelques patriotes ne doit pas servir de *palladium* aux ennemis toujours trop nombreux de la patrie : et que sont devenus ceux qui ont abreuvé d'amertume ses braves défenseurs ? Ont-ils tous été punis ? s'il est permis d'en douter, il est donc prudent de suspendre son jugement sur la généralité des habitans de cette cité rebelle, et d'exercer sur eux une surveillance toujours renaissante et toujours plus active.

*Robespierre.* L'exemple de Commune-Affranchie peut expliquer une théorie que j'ai déjà remarquée. Les patriotes défendent de tous leurs moyens les patriotes ; ils ne laissent prendre aucun repos aux intrigans et aux traîtres, sans cesse ils les harcellent et les combattent ; les aristocrates font précisément tout le contraire.

J'ai connu Châlier au moment où les représentans du peuple patriotes étaient eux mêmes persécutés. Ce fut lui qui le premier découvrit la perfidie de Roland, et me le dénonça pour tenir chez lui un immense magasin de libelles, dirigés contre la montagne et contre moi. Châlier n'eut pas plutôt connu ce ministre conspirateur, qu'il l'abandonna et renouça à la justice qu'il venait réclamer auprès de lui, ne voulant rien devoir à un traître qui cherchait à allumer la guerre civile en France.

L'orateur ajoute que, depuis ce moment, il n'a plus connu Châlier que par les actes d'héroïsme et de vertu qui ont immortalisé son nom. Les ennemis du peuple n'ont pu établir leur triomphe que par l'assassinat de cet homme également patriote et intrépide. Il rappelle ici le courage de ce Républicain au moment de son supplice, prolongé par la cruauté des aristocrates de Lyon, qui firent quatre fois tomber la hache sur sa tête, qu'il soulevait à chaque fois, en criant d'une voix mourante : *Vive la République ! Attachez-moi la cocarde.*

Robespierre entre ensuite dans le détail des services rendus par les amis de Châlier ; il les connaît tous ; il connaît aussi ses persécuteurs. Le sort des premiers a été d'être opprimés par toutes les factions qui se sont succédées. Ils ont opposé à ces vexations tyranniques et inouïes, un calme et une pa-

rience dont il est impossible de trouver un exemple dans l'histoire d'aucun peuple.

Le siège trop prolongé de Lyon une fois terminé, et lorsque cette commune fut rentrée sous le pouvoir de la République, les amis de Châlier ne furent point rendus au bonheur qu'ils avaient si bien mérité par leur constante vertu. On avait eu soin de faire évader Precy et tous les autres conspirateurs, quoiqu'on ait poussé l'astuce jusqu'à envoyer au comité de prétendues dépouilles de ce monstre.

La porte de Lyon leur fut ouverte au moment même où l'armée républicaine entrait, et ils sortirent par la porte où était le corps d'armée que commandait Dubois-Crancé qui resta immobile.

Il est une autre cause de l'impunité des conspirateurs, c'est que la justice nationale n'a pas été exercée avec le degré de force et d'action qu'exigent et que commandent les intérêts d'un grand peuple. La commission temporaire déploya d'abord de l'énergie, mais bientôt elle céda à la faiblesse humaine qui se lasse trop tôt de servir la patrie, et elle perdit avec tout son courage, son dévoûment et sa pureté. Après avoir cédé aux insinuations des aristocrates pervers, la persécution fut établie contre les patriotes eux-mêmes : la cause de ce changement si criminel, peut se trouver dans la séduction de certaines femmes, et c'est à ces effroyables manœuvres qu'on peut attribuer le désespoir qui a porté Gaillard à se donner la mort.

Réduits à fuir, les patriotes viennent déposer leurs plaintes au comité de salut public, qui les arrache à la persécution, et comprime par l'effroi leurs odieux persécuteurs. Ainsi donc la vertu sera éternellement en butte aux traits de deux factions qui, opposées en apparence, se rallient toujours pour sacrifier les patriotes. Ici l'orateur jure de venger Châlier, Gaillard et toutes les victimes de l'infâme aristocratie.

Les principes de l'orateur sont d'arrêter l'effusion du sang humain, versé par le crime : les auteurs des complots dénoncés n'aspirent au contraire qu'à immoler tous les patriotes, et sur-tout la Convention nationale, depuis que le comité a indiqué les vices dont elle devait se purger. Quels sont ceux qui sans cesse ont distingué l'erreur du crime, et qui ont défendu les patriotes égarés ? Ne sont-ce pas les membres du comité ? Ceux qui réclament la justice ne peuvent être redoutables qu'aux chefs des factions, et ceux qui veulent perdre dans l'opinion les membres du comité, ne peuvent avoir d'autre intention que de servir les projets des tyrans intéressés à la chute d'un comité qui les déconcerte et les anéantira bientôt.

Robespierre termine par dénoncer l'auteur de toutes ces manœuvres qui est le même qui a persécuté les patriotes à Commune-Affranchie, avec une astuce, une perfidie aussi lâche que cruelle : le comité de salut public ne fut pas sa soupe. « Nous demandons enfin, dit-il, que la justice et la vertu triomphent, que l'innocence soit paisible et le peuple

victorieux de tous ses ennemis , et que la Convention mette sous ses pieds toutes les petites intrigues. »

Couthon qui avait interrompu Robespierre pour citer des faits à la charge de Dubois-Crancé , relativement au siège de Commune-Affranchie , fait la motion qu'il soit rayé de la liste des membres de la société. ( Adopté. )

Sur la motion de Robespierre , Fouché sera invité à venir se disculper à la société des reproches qui lui ont été adressés.

Robespierre jeune s'explique vivement sur le système de silence et de torpeur auquel se livre la société , et dit qu'il va suivre l'exemple de courage qui vient de lui être donné. Des patriotes sont tourmentés , et les Jacobins ne prennent par leur défense ! Le mal est à son comble quand l'énergie est comprimée aux Jacobins. Il se plaint de ce qu'on emploie les plus basses flatteries pour jeter la division entre les patriotes ; on a été jusqu'à lui dire qu'il valait mieux que son frère : « Mais envain , s'écrie-t-il , voudrait-on me séparer de lui ; tant qu'il sera le proclamateur de la morale et la terreur des scélérats , je n'ambitionne d'autre gloire que d'avoir le même tombeau que lui ». L'orateur invite tous les patriotes à se rallier , à dénoncer tous les abus et à prendre mutuellement entre eux la défense de tous les amis de la liberté ; il demande enfin que l'opinion publique se prononce dans toute son énergie.

Couthon. Tous les patriotes sont frères et amis ; pour moi je veux partager les poignards dirigés contre Robespierre. ( Ici toute la salle retentit des cris : et moi aussi ! ) Les continuateurs d'Hebert se glissent par-tout pour opprimer les patriotes ; si un homme pur s'élève contre les fripons , il est traité de modéré par les uns ; s'il propose de sévir contre les traîtres , il est traité d'homme sanguinaire par les autres , et voilà les deux écueils entre lesquels un ami du peuple doit marcher. Veut-il parvenir à son but sans s'égarer ? il faut qu'il poursuive ces deux factions avec un tel courage et une persévérance si active , qu'aucun des coupables ne reste impuni , et que tout innocent jouisse enfin du calme qui n'appartient qu'à la vertu. Voilà le but auquel tend sans cesse le comité de salut public. Ceux qui osent avancer que ce comité veut dominer , ne connaissent ni le peuple , qui ne peut le souffrir , ni le comité lui-même , qui ne peut en concevoir la pensée , et je déclare que le poignard qui percerait le cœur d'un défenseur de la patrie , me percerait aussi le sein , ou je le vengerais.

## NOUVELLES OFFICIELLES.

### ARMÉE DU RHIN.

Le défaut d'espace ne nous a pas permis d'insérer la pièce suivante qui appartient , pour l'ordre des matières , au numéro précédent.

*Offembach*, 15 messidor. « Hier à la pointe du jour nous avons attaqué sur tous les points ; l'ennemi se reposait sur ses forces, et ne s'attendait sûrement pas à une attaque, malgré le grand nombre d'espions qu'il a dans ce pays. Toutes les dispositions des généraux étaient si bien faites, que l'ennemi fut surpris par-tout.

» Les divisions du centre et de la gauche avaient aussi surpris et égorgé les avant-postes. Plusieurs villages furent emportés avec la plus grande valeur, même à la gauche de l'avant-garde, où l'infanterie et la cavalerie firent comme dans la division du centre, commandée par le général Saint-Cir, des prodiges de valeur, malgré la nombreuse artillerie que les ennemis avaient sur tous les points.

» Les satellites Prussiens, retranchés dans des montagnes, en furent débusqués par notre brave infanterie qui avait une ardeur incroyable.

» L'ennemi a perdu beaucoup : des déserteurs nous ont assuré que différens bataillons avaient eu plus de cent hommes tués, et beaucoup de blessés. Le général Anhalt Pteis a été du nombre, ainsi que plusieurs officiers ; nous avons perdu peu.

» Aujourd'hui nous harcelons encore l'ennemi. Aussi-tôt que les traits d'héroïsme de cette journée seront recueillis, je vous les transmettrai ; ils sont nombreux : les troupes en général étaient animées du plus grand courage ; elles ont fait aux Prussiens et aux Autrichiens l'application de la loi qui porte qu'il ne sera point fait de prisonniers Anglais ; très-peu ont échappé. » Signé, MICHAUD.

#### ARMÉES DU NORD, DE SAMBRE ET MEUSE.

*Mons*, le 22 messidor, l'an 2 de la République Française une et indivisible.

« Citoyens collègues, je pars cette nuit pour Bruxelles, où il est instant d'aller faire la récolte pour la République. Dans le peu de tems que je suis resté à Mons, j'ai trouvé beaucoup de besogne à faire.

» Demain il partira en numéraire autour de six cents mille l. à compte des deux millions que nous avons imposés, Gillet et moi, sur les aristocrates et les moines de Mons. Ce soir on a pris dix otages des plus riches, qui répondront de l'exécution du restant, sous 24 heures, à peine d'être conduits dans différens châteaux forts de la République. Je pense que leur arrestation nous fournira le reste.

» Ces deux millions ne seront pas le terme de la contribution ; il en est nombre qui n'ont pas été assez imposés proportionnellement à leur aristocratie et à leur fortune, et je compte sous peu revenir sur cet article.

» D'un autre côté, les patriotes s'apprêtent à faire un don patriotique splendide, qui ne sera pas beaucoup inférieur à l'impôt.

» Les esprits vont être stimulés par une société populaire nouvellement établie, et qui paraît animée d'un bon esprit.

» Cette masse pécuniaire augmentera par l'imposition des abbayes et des prieures qui sont aux environs de la ville. J'ai envoyé des commissaires pour leur signifier une taxe d'un million, répartie proportionnellement aux facultés de chacun; j'aurai soin que cette tâche soit remplie.

» Ce n'est pas sur le numéraire seul que j'ai frappé ou fait frapper; on a demandé 20,000 quintaux de grains dans la seule ville de Mons, et cette demande se remplit avec assez de célérité, de façon que l'on confectionne ici par jour 40,000 rations de pain, ce qui nous met extrêmement à l'aise pour les subsistances. On fait aussi dans les campagnes, et surtout chez les moines, les perquisitions des denrées nécessaires pour la troupe; ce qui nous donnera au moins la même quantité que la ville de Mons.

» Une foule d'autres denrées sont mises en réquisition, ainsi que vous le verrez par la copie de la requisition du commissaire ordonnateur Vaillant; mais pour ne pas paralyser totalement le commerce de cette ville, je vais faire de livrer une certaine quantité de marchandises requises, que je ferai refluer sur les derrières, de façon que le restant soit mis en circulation.

» Je veille sur-tout pour qu'on livre ce qui est nécessaire à l'artillerie; nous avons aussi trouvé des denrées de l'ennemi à Mons, et beaucoup d'autres objets dont je vous envoie l'état. Tout ce qui ne sera pas utile ici sera envoyé dans nos magasins.

» J'ai réintégré dans leurs possessions tous ceux qui avaient été persécutés par le grand-conseil de l'état et les agens de l'Autriche.

» Nous avons trouvé ici des émigrés qui sont saisis; il y en a encore de cachés que j'aurai bientôt, et de suite ils partiront pour le tribunal révolutionnaire établi à Cambrai.

» Les moines baissent pavillon, ainsi que les aristocrates; les cloches des couvens sonnent pour la troisième fois pour nos victoires, et les fenêtres à grands pous s'illuminent; je sais que ce sont des grimaces hypocrites, mais enfin ils marchent jusqu'à ce que les ayant abattus par les espèces, je les mette dans le cas de se reposer plus qu'ils ne voudraient.

Salut et fraternité.

Signé, LAURENT, représentant du peuple.

*Du siège de Newport, le 19 messidor, à 6 heures du matin.*

« . . . . . par deux petits bâtimens qui ont voulu sortir, nous les avons attaqués à coups de fusils; mais ils nous au-

raient échappés sans deux piéces de canon qui les ont forcés de rester au milieu du canal. Les personnes qui étaient dans ces bâtimens se sont jetées à la nage, pour rentrer dans Newport : il n'en est resté que très-peu ; nous leur en avons tué une cinquantaine et pris 15. Ayant questionné ceux que nous avons faits prisonniers, pour savoir de quelle nation ils étaient ; ils n'ont pas voulu répondre : comme ils étaient nus, nous avons monté dans leurs bâtimens, pour voir quels habits ils portaient ; nous n'avons trouvé que des habits rouges, avec des boutons sur lesquels était écrit : *Royal - Emigré*, et dans toutes leurs poches étaient leurs titres et brevets.

„ Nous comptons que 300 émigrés ont péri hier, tant par le feu que par l'eau. „

*Signé, POULAIN, lieutenant au 3<sup>e</sup>. bataillon de l'Oise.*

*De Bruxelles, le 22 messidor, l'an 2<sup>e</sup>. de la République une et indivisible.*

„ Nous continuons de marcher de succès en succès. Les deux armées du Nord et de Sambre et Meuse ont fait hier leur jonction sur Ath, et maintenant elles marchent de front ; l'armée du Nord tenant toujours la gauche : l'ennemi paraît se retirer sur trois points, Anvers, Maastricht et le Rhin. Nous saurons demain sa marche de la manière la plus certaine.

„ J'irai demain sur Nivelles trouver mes collègues Gillet et Guyton, et conférer avec eux. Il est tard, et je suis rendu ; je vous écrirai demain avec plus de détail. „

*Signé, RICHARD, représentant du peuple.*

*Au quartier-général de Bruxelles, le 22 messidor, 2<sup>e</sup>. année républicaine.*

#### LA VICTOIRE OU LA MORT.

„ Citoyens représentans, la jonction des armées du Nord et de Sambre et Meuse vient de s'opérer ; elles sont arrivées ensemble à Bruxelles ; elles n'ont pas mal fait ; leur réunion ne peut faire espérer que du mieux en poursuivant les soldats des tyrans coalisés, qui, malgré les grandes chaleurs qui se font sentir depuis quelques jours, s'en vont à grandes journées ; les magasins qu'ils sont forcés d'abandonner sont partout très-nombreux et de toute espèce, et il nous arrive journellement quantité de déserteurs et de prisonniers ! *Vive la République !*

*Signé, PICHEGRU, général en chef.*

## TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE.

*Du 18 messidor.* 30 conspirateurs et ennemis du peuple ont été condamnés à la peine de mort; neuf prévenus ont été acquittés.

*Du 19.* 69 conspirateurs et ennemis du peuple ont été condamnés à la peine de mort, parmi lesquels se trouvent J. G. Fénélon, âgé de 57 ans, ex-colonel; D. P. J. Papillot dit Laferté, âgé de 67 ans, intendant des menus-plaisirs du tyran; G. J. Duplex-Barbancout, âgé de 68 ans, ex-intendant de Bourgogne; M. C. S. ci-devant comtesse, femme Boisgelin; Rossi, âgé de 50 ans, né à Ajaccio, ex-noble; L. J. P. Potier de Gesvres, âgé de 63 ans, ex-duc et pair; C. A. M. d'Alsace de Bossu de Chimay, âgé de 50 ans, né à Bruxelles, ex-prince d'Henin, ex-capitaine des ci-devant gardes de l'infanterie d'Artois; C. A. Dugrais-Lavillette, âgé de 34 ans, ex-garde du corps du tyran, ex-noble; A. P. Perrot, âgé de 56 ans, ex-président de la ci-devant chambre des comptes; A. N. Perrot, âgé de 59 ans, ex-président de la ci-devant cour des aides; C. Verdier d'Hem, âgé de 65 ans, ex-lieutenant-général; Anne Nicolai pere, âgé de 57 ans, ex-premier président de la ci-devant chambre des comptes; E. T. Isabeau d'Ijonval, âgé de 57 ans, greffier des audiences du ci-dev. parlement de Paris; A. J. B. A. Julien, âgé de 80 ans, ex-intendant d'Abuçon; L. B. Boisgelin, âgé de 61 ans, ci-devant maréchal-de-camp; J. B. A. Salignac Fénélon, âgé de 80 ans, ex-prieur de Saint-Cernin; cinq prévenus ont été acquittés;

*Du 21<sup>o</sup>* 48 conspirateurs ont été condamnés à la peine de mort, dans le nombre desquels se trouvent compris F. M. Ornano, âgé de 68 ans, né en Corse, ex-noble; F. P. Nonant, âgé de 69 ans, né à Nogent-le-Rotrou, ex-prieur des ci-devant chartreux de Paris; A. J. Melin, âgé de 69 ans, ex-commis du département de la guerre.

*Du 22.* 43 condamnés du nombre desquels se trouvent A. J. R. Caradeuc dit la Chalotays, âgé de 61 ans, né à Rennes, ex-procureur-général du ci-devant parlement de Rennes; Et. G. J. M. Leclerc-Buffon, âgé de 30 ans, né à Montbard, ci-devant major en second du régiment d'Angoumois, C. B. Deselle, âgé de 44 ans, adjudant-général des Sables; 12 prévenus ont été acquittés.

*Du 23.* 6 condamnés et 17 acquittés.

*Du 24.* 29 condamnés et 11 acquittés.

*Du 25.* 38 condamnés et 9 acquittés.

Du 27. 30 conspirateurs et ennemis du peuple ont été condamnés à la peine de mort, parmi lesquels se trouve A. F. Huet d'Ambrun, ex-maître des requêtes. 15 prévenus ont été acquittés.

P. S. Dans la séance du 28, Barrere, au nom du comité de salut public, a présenté plusieurs réflexions sur les banquets fraternels qui ont eu lieu en ce moment dans les différentes sections. Sans vouloir troubler la joie franche et naïve du peuple, il a fait sentir combien ces repas pouvaient devenir dangereux, soit en donnant lieu à une plus grande consommation des denrées; soit en favorisant des réunions où, sous le masque de la fraternité, les malveillans et les aristocrates pourraient préparer des complots perfides. Il a renvoyé ces fêtes au tribunal révolutionnaire de l'opinion publique. Nous ferons connaître plus en détail les motifs de ce rapport.

Barrere annonce ensuite un avantage important remporté par l'armée du Rhin. Il fait lecture de la lettre suivante :

*Moreau, commandant provisoirement l'armée de la Moselle, au comité de salut public. Au quartier-général à Schemelberg, le 25 messidor, l'an 2<sup>e</sup>. de la République.*

Je vous ai promis par ma lettre d'hier de vous rendre compte aujourd'hui de l'attaque générale qui a eu lieu hier dans notre mouvement préparatoire, notre infanterie s'est supérieurement battue; la cavalerie ennemie l'a chargée cinq fois et toutes les fois elle a été repoussée avec perte.

L'ennemi a été repoussé de tous ses avant-postes. Aujourd'hui nous avons attaqué Tripstat; l'ennemi y est en force et a beaucoup d'artillerie. Il s'en est servi contre nous qui n'avons pu conduire aucune pièce à cause des montagnes escarpées qu'il a fallu gravir pour l'attaquer. Nous lui avons enlevé à la bayonnette six pièces de sept et deux obusiers. La constance de nos Républicains qui ont souffert pendant trois heures un feu terrible, quoique nous ne pussions y répondre qu'à coups de fusils, nous fait perdre trois cents hommes tués ou blessés. L'ennemi a été culbuté et haché dans la déroute où on lui a pris son artillerie. Sa perte est considérable. Je vous donnerai des détails plus circonstanciés dans un autre moment.

Signé, MOREAU.

*Arrêté du comité de salut public, du 20 messidor, concernant le chargement des assignats à la poste.*

« Le comité de salut public, sur le rapport de la septième commission, arrête que les citoyens qui voudront assurer l'envoi d'assignats ou de valeurs métalliques, et rendre les agents de la République responsables de la perte de leurs paquets mis

à la poste ou aux messageries, seront tenus, conformément aux dispositions de l'article XXXVII de la loi des 23 et 24 juillet 1793, de faire charger leurs paquets à vue, à découvert et au compte, et de ne fermer leurs paquets qu'en présence des agens des postes ou messageries.

„ Il n'y aura pas lieu à responsabilité, il ne sera reçu aucune réclamation pour perte d'assignats ou de valeurs métalliques, qu'on alléguerait avoir été renfermées dans des lettres ou paquets mis ou chargés à la poste et dans les bureaux de messagerie, si le chargement n'a été fait à vue et à découvert. „

*Autre arrêté du 24, concernant les cordes provenant de la descente des cloches.*

Le comité de salut public, informé que les administrations de districts n'ont pas encore rendu compte de l'immense quantité de cordes que l'on a dû rassembler lors de la descente des cloches ;

Considérant que la pénurie momentanée du chanvre et les besoins pressans de toutes les parties du service exigent que l'on fasse le plus prompt usage de cette ressource, arrête :

„ Art. 1<sup>er</sup>. Les municipalités rendront compte, dans les trois jours de la réception du bulletin dans lequel le présent arrêté sera inséré, du nombre des cloches descendues dans chaque commune, de la quantité de cordes que l'on s'est procurée, et feront porter dans les magasins nationaux du district toutes les cordes qui en proviennent, et toutes celles qu'elles pourront se procurer d'ailleurs, pour les faire filer et les envoyer aux corderies, et les employer au service de la République.

„ II. Les districts informeront, dans les 24 heures suivantes, la commission de commerce, de la quantité de corde qui aura été déposée dans leurs magasins.

„ III. Les municipalités sont déclarées responsables du défaut de représentation des cordes provenantes de la descente des cloches, si on a négligé de les rassembler, et si elles ne sont pas déposées dans les magasins nationaux dans le délai fixé par l'article premier. „

Le présent arrêté sera inséré dans le bulletin de la Convention nationale, et envoyé à la troisième commission chargée de le faire exécuter.

*Signé au registre, BARRERE, COLLOT-D'HERBOIS, BILLAUD-VARENNE, ROBESPIERRE, COUTHON, C. A. PRIEUR, CARNOT, R. LINDET, SAINT-JUST et JEAN-BON-SAINTE-ANDRÉ.*

( N<sup>o</sup>. 33. )

# MERCURE FRANÇAIS

Du QUINTIDI, 5 THERMIDOR, l'an deuxième de la République.

( Mercredi 23 juillet 1794, vieux style. )

## POÉSIE.

### AUX PRÊTRES IMPOSTEURS.

**D**ES mensonges sacrés le commerce sordide  
Partout du sacerdoce a grossi le trésor ;  
Partout le sacerdoce a bu le sang et l'or.  
Souvenez-vous des Juifs que massacra Moïse ;  
Contemplez les bûchers que Rome canonise.  
Tout prêtre est un bourreau patenté par la foi ;  
Calomnier le sage, égorger l'incrédule,  
Rançonner l'ignorant, trafiquer de la loi,  
S'enrichir d'un remords, d'un doute, d'un scrupule,  
Se créer un empire aux portes des enfers,  
Peupler le ciel de sots, et la terre d'esclaves ;  
Voilà les prêtres grecs, romains et scandinaves,  
Ceux du Nil, ceux du Gange et ceux de l'univers.

Par CERUTTI.

## CHARADE.

**S**ANS vertèbres, sans os, mon premier, en tous lieux,  
Naît et vit aux dépens et du neuf et du vieux ;  
Les Parques pour lui seul semblent être à l'ouvrage,  
Mais sur-tout Atropos fait bien son avantage.  
On peut le voir enfin sous des aspects divers :  
Une graine aujourd'hui, demain il fend les airs.  
Dans tout gouvernement, sur-tout en République,  
Quand mon second se dit ; là, c'est le franc amour,  
Ici, c'est le dédain . . . le ton fait la musique.  
Mon tout, chez les Français, est à l'ordre du jour.

Tome X.

I

---

 ENIGME.

**T**u me choisis bien faite et belle ;  
 Je suis , le soir , ta compagne fidele ;  
 Tu ne peux te passer de moi ;  
 Que ma destinée est cruelle !  
 Tu me coupes . . . Tu sais bien quoi !  
 Petit ingrat ! quand je brûle pour toi.

---

## LOGOGRIPE.

**S**ur trois piés seulement je suis un animal  
 Omnivore et très-incommode ,  
 Lequel prête son nom à certain petit mal ,  
 Toujours et par-tout à la mode.  
 Transportez-moi la tête à la place du cœur ,  
 Le cœur à celle de la tête :  
 Sous ce nouvel aspect je n'ai rien de la bête ;  
 Devenu tout esprit et presque créateur ,  
 Je répare tous les outrages  
 Que le tems peut faire aux humains ,  
 Et sans admirer les ouvrages  
 De leur esprit et de leurs mains.  
 Suis-je donc à tous nécessaire ?  
 Non : Elise le prouve bien :  
 Ses charmes ne me doivent rien ;  
 Sans invoquer mon savoir faire ,  
 Elle a tout ce qu'il faut pour briller et pour plaire.

*Explic. des Charade , Enigme et Logogriphe du N<sup>o</sup>. 32.*

Le mot de la Charade est *Mercur* ; celui de l'Enigme est *l'Ennui* ;  
 celui du Logogriphe est *Canif* , où se trouvent *naif* , *Gain* , *if* , *fi* et *fin*.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Heerfort et Claire, ou la Constance récompensée, traduit de l'allemand; quatre parties in-16 brochées, avec figures. Prix, 6 liv. Chez Maradan, libraire, rue du Cimetière-André-des-Arcs, n°. 9.*

**R**ICHARD DE WALDEMAR, fils très-prodigue d'un père très-avare, avait hérité d'une fortune considérable. Il était encore au sein de l'opulence quand il épousa Edwige, jeune fille pauvre, dont il était amoureux, avec laquelle il se retira dans une campagne délicieuse qu'il avait embellie par toutes les ressources et les richesses de l'art. Deux enfans, Guillaume, garçon robuste âgé de 13 ans, et Claire, créature douce et charmante dans sa 12<sup>e</sup>. année, composaient sa famille. Ce ménage, heureux en apparence, jouissait de tous les agrémens de la vie, lorsqu'un incendie éclata au milieu d'une nuit orageuse, et consuma le château avec moitié des maisons qui l'entouraient. Cet accident découvrit à Waldemar l'abyme des malheurs dans lequel ses profusions et son luxe immodéré l'avaient entraîné. Poursuivi par des créanciers intraitables, il se vit obligé de fuir sa demeure, ou plutôt son palais, et de se réfugier avec sa femme et ses enfans dans une mesure ignorée à Bruchdorf. On se mit en route dans une vieille voiture traînée par deux chevaux étiques, vers le milieu du mois de décembre. Richard en proie à sa tristesse était pâle et immobile, à ses côtés sa femme pleurait; en face, le petit Guillaume jouait avec les oreilles d'un chien de chasse, son seul ami, qu'il tenait entre ses jambes; Claire tenait devant ses yeux le pan de son tablier, et avait l'air tout pensif. Le maître d'une riche habitation, qui ne quittait point autrefois la maison de Waldemar, lorsque les plaisirs et la fortune l'habitaient, fit dire qu'il était absent lorsqu'il aperçut cette famille infortunée; enfin, on arrive au repaire en ruine qui allait servir de retraite à ces malheureux. O mon Dieu, quelle caverne de voleurs! s'écria l'épouse de Waldemar. Herrman, vieillard caduc, pauvre fermier de ce pauvre réduit, et Marthe sa vieille compagne reçurent leurs nouveaux hôtes le mieux qu'il leur fut possible. Des reproches amers et des sanglots que la femme de Waldemar fit éclater accablèrent cet époux. La charmante Claire au contraire tâcha de consoler son père. Enfin, quelques espérances, la certitude d'un revenu quoique très-médiocre, beaucoup d'attentions, de prévenances et de caresses, avec le tems consolateur, répandirent un peu de calme parmi ces réfugiés. Un bon vieillard, à la tête d'autres villageois, vint les larmes aux yeux leur offrir quelques secours.

en ustensiles de ménage. Richard accepta ces dons offerts par la pauvreté généreuse. Anselme, le pasteur et l'ami bienfaisant des habitans de ce village, s'empessa aussi de secourir ces malheureux. Anselme avait une jolie niece de 17 ans, nommée Marianne, dont Claire fit sa bonne amie. Guillaume, d'un caractere dur, allait à la chasse; sa mere s'occupait de son ménage. Richard consultait Anselme son cher confident, et veillait à son patrimoine. Il avait écrit à un frere riche, avancé dans le service, qui lui répondit avec aigreur, et qui pourtant le pressa de lui envoyer son fils, promettant de le placer dans son régiment, et de lui apprendre le métier de la guerre. Ces offres, conformes aux inclinations turbulentes de ce jeune homme, furent acceptées avec d'autant plus de raison que Guillaume était devenu le tyran de ses parens et des villageois. Cependant le tems s'écoulait, et Claire avait atteint l'âge de 15 ans; ses talens pour la musique, les vertus douces de son ame, les affections de son cœur, ses charmes attrayans se développaient; alors parut un petit-neveu de l'épouse de Waldemar. D'Heerfort avait environ 18 ans: la nature l'avait doté de la figure la plus intéressante, et une éducation soignée avait formé son esprit et son cœur. Il était le plus jeune de quatre enfans. Il avait perdu ses parens, ses protecteurs, il était sans ressource; son destin le conduisit à Bruchdorf, où il fut engagé à séjourner au moins pendant tout l'hiver. Une passion tendre et forte naquit bientôt de l'habitude que Claire et Heerfort avaient de se voir, de s'entretenir, de cultiver leurs talens, et de s'enivrer du plaisir d'être ensemble; enfin, il fallut se séparer. Heerfort fit entendre à sa cousine qu'il allait dans une grande ville pour tâcher de se former à un état qui pût le rendre digne d'obtenir sa main avec le consentement de ses parens. Ces momens si précieux pour deux amans qui vont s'éloigner l'un de l'autre furent cruellement troublés par l'apparition subite de Guillaume. Il était devenu lieutenant de cavalerie dans le régiment de son oncle. Tout fier de son grade militaire, il affecta dans ses discours et dans sa conduite une brutalité allemande, et ne tarda point à se déclarer le tyran de sa famille. Il conçut avec sa mere le projet de reléguer Claire, sa sœur, dans un couvent, et de lui faire prononcer des vœux qui devaient pour lui seul assurer les débris de la fortune de son pere. Mais ils trouverent de toutes parts des obstacles à leur dessein coupable, qu'ils réalisèrent cependant en conduisant la jeune victime dans un couvent, à l'insu du pere et de l'amant qui s'abandonnerent à toute leur fureur contre la mere. Guillaume, auteur et complice de ce funeste voyage, était retourné chez son oncle le major. Il fallut beaucoup de recherches pour découvrir la prison cloîtrée que la mere de Claire s'obstina toujours de tenir cachée; enfin, on y parvint par les conseils et le secours du bon pasteur Anselme, qui adressa Heerfort à Mayence à

un ami intelligent avec lequel l'amant se concerta sur les moyens de voir sa maîtresse qu'on sut être enfermée dans un couvent aux environs ; il fut admis sous le nom de Guillaume frere de Claire et venant de la part de sa méchante marâtre. L'amant ne put soutenir la vue d'une grille de fer qui le séparait de l'objet de sa passion. Il découvrit un ruisseau qui traversait le jardin du couvent, et dont le passage était défendu par quatre barreaux qu'il vint à bout de scier dans l'eau. Ce fut par ce souterrain qu'il entreprit de délivrer Claire, et de l'emmener déguisée sous l'habit d'un cavalier. Tout seconda leurs desirs. Ce couple aimant s'enfuit précipitamment au milieu des ombres d'une épaisse nuit sous les ailes de l'amour... Je me trompe ; ce n'était pas Claire qui suivait Heerfort. Une pensionnaire son amie, qui la suivait toujours, sachant les projets de sa compagne l'avait prévenue, et s'était fait enlever au lieu d'elle. La reconnaissance fut tardive et terrible. La malheureuse Sophie demandait la mort ; elle avait fait une chute, et était couverte de sang. Heerfort ne savait quel parti prendre ; enfin, la pitié le força de prendre soin de cette infortunée, qui reprenant un peu courage lui raconta ses malheurs et ses amours, qui n'étaient point pour Heerfort, mais pour Willibald, jeune homme persécuté, lui dit-elle, par une sœur jalouse, par son pere, homme riche et ambitieux, et par un frere, d'un caractere emporté, que son amant avait blessé dans un combat singulier. Elle parlait encore lorsqu'un voyageur se présente à leur auberge : c'était Willibad. Cette rencontre imprévue occasionna des scenes nouvelles et des explications bien intéressantes. Les deux amans se jurèrent amitié. Ils étaient tous deux à peu près dans la même situation, protégés chacun par un ami ardent qui prenait part à leur sort. Sophie et Willibad se retirèrent en Hollande auprès d'un oncle de Sophie. Pour Heerfort, il eut encore à dénouer l'aventure de deux amans qui s'étaient soustraits à l'oppression de leurs parens, et que des paysans avaient rencontrés et arrêtés, les croyant les fugitifs du couvent.

Ce malheureux jeune homme retourna à Mayence chez Buchheim qu'il étonna bien par le récit étrange de tout ce qui lui était arrivé. Ils firent l'un et l'autre de nouvelles tentatives pour voir Claire au couvent ; mais on n'y laissait plus aborder personne depuis l'esclandre de l'enlèvement d'une pensionnaire. Heerfort se désespérait ; cependant sa générosité envers un pauvre vieillard qui lui attira des bénédictions, et les promesses prophétiques d'un destin moins funeste, semblerent répandre quelque calme dans son ame. On est déjà heureux par le bien que l'on fait. Il prit confiance dans l'avenir, en quoi il était secondé par le généreux Buchheim qui ne cessait de former des projets pour s'introduire près de la triste pensionnaire. Un jour qu'Heerfort rôdait autour du couvent dont il levait le plan dans son imagination, et qu'il parcourait en

idée, il apperçut un savoyard qui en revenait. Il apprend de lui que le lendemain ils doivent venir plusieurs pour ramoner toutes les cheminées. L'idée lui vient aussi-tôt de se mettre du nombre des ramoneurs; il offre vingt ducats au chef pour qu'il l'admette dans sa bande, et il lui achete un grand et petit habit dans le costume du métier. Les choses étant ainsi arrangées, Claire fut prévenue du stratagème par une parente de Buchheim qui s'annonça de la part de la mere. Le lendemain tout réussit comme on l'espérait; l'amant et la maitresse s'évaderent déguisés en savoyards; ils monterent dans une voiture attelée de bons chevaux que Buchheim en postillon s'était chargé seul de conduire. Les voyageurs prirent un chemin détourné, et se voyant à l'abri de toute poursuite ils se rafraichirent et changerent d'habits. Les amans se racontèrent leurs aventures; ils pleurerent au souvenir des maux qu'ils avaient soufferts, et ne purent s'empêcher de rire du déguisement à la faveur duquel ils s'étaient sauvés. Buchheim retourna dans sa demeure: Heerfort et Claire en habit de voyageur prirent la route de Vienne pour se rendre auprès de Glickstern leur bienfaiteur. Buchheim avait caché dans la malle de ces amans une bourse à paillettes d'or, dans laquelle était un billet de deux cents florins; entre les mailles étaient tracés ces mots en broderie, *l'amitié à l'amour.*

Waldemar fut instruit de l'enlèvement de sa fille; mais la mere fut obligée de dissimuler ses craintes et son ressentiment, et n'osait parler de cette fuite qui contrariait tous ses projets. Claire éprouva une maladie grave, qui arrêta les voyageurs dans une petite ville de leur route. Là, un des riches marchands de l'endroit reconnut la fille de Waldemar à ses traits de ressemblance avec son pere, dont il apprit les malheurs et l'infortune; il avoua avec franchise combien il lui avait d'obligations; et comme il était sans enfans, il résolut de s'acquitter envers son ancien ami; ce qu'il se mit aussi-tôt en devoir de faire par une correspondance suivie; il donna 500 ducats aux jeunes voyageurs, qui partirent fort joyeux. Ces amans s'arrêtèrent à quelque distance, dans une auberge, pour se reposer; quand ils entendirent à côté de leur chambre la voix et les juremens du lieutenant, frere de Claire: ils étaient dans des transes mortelles qu'il ne prit fantaisie à ce brutal de venir les voir. Mais son départ les rassura; et pour eux, ils se hâterent de se rendre à Vienne, auprès de Glickstern. Heerfort lui présenta Claire sous le titre de son cousin. Cet étranger, fort riche et fort aimable, adopta bientôt le joli cousin pour son meilleur ami; il montra tant de zele à prévenir ses goûts et ses plaisirs, qu'il éveilla un vif sentiment de jalousie dans l'ame d'Heerfort, qui voyait sa maitresse reconnaître les soins de son hôte par beaucoup de sensibilité. Mais les amans eurent une explication. Heerfort abjura son erreur, et rendit justice aux sentimens tendres

et constans de sa vertueuse amie. Enfin ils se disposerent avec Glickstern à entreprendre leur grand voyage projeté en Allemagne, en Hollande, en France, en Italie.

La mere de Claire ne pouvant parvenir à connaître le sort de sa fille, se livrait aux pensées les plus sinistres, et se reprochait d'être l'auteur de son infortune et peut-être de sa mort. Waldemar craignait de la consoler en lui apprenant la vérité, qui pouvait renouveler encore sa haine contre les amans fugitifs. Le malheur assiégeait aussi la maison du frere de Waldemar, le major. Il avait trois enfans, deux filles aimables comme leur mere, et un garçon aussi dur que son pere. Mais celui-ci eut le cruel chagrin de voir ses deux filles enlevées par la maladie, et son fils tué par un officier qu'il avait insulté; il perdit de plus son estimable épouse, qui lui laissa une fortune considerable. Son neveu, le lieutenant, restait seul pour le consoler et recueillir ses grands biens. Assailli par tant de malheurs, cet oncle avait quitté le service, et s'était retiré dans une terre, attendant la fin d'une vie triste et pénible.

D'autre part nos voyageurs avançaient leur route; mais l'amour avait découvert à Glickstern la plus charnante fille dans le prétendu cousin. Il ne lui fut pas possible alors de ne point l'adorer, et de ne point tout entreprendre pour satisfaire son impérieuse passion. Un jour qu'ils sortirent de leur auberge pour se mettre en route; lorsqu'on fut à une assez longue distance, Glickstern feignit d'avoir oublié son riche porte-feuille dans l'hôtellerie; et paraissant vouloir monter à cheval et retourner à l'hôtellerie pour le reprendre, Heerfort, par un empressement bien naturel, le prévint, et le voilà déjà courant au galop. On promet d'aller au petit pas et de l'attendre au premier relai. Tout était arrangé pour le plus criminel dessein; Glickstern avait mis son domestique en postillon, et lui fit précipiter sa course, en prenant un chemin détourné. Heerfort ne trouvant pas le porte-feuille, sentit bientôt l'horreur des plus affreux soupçons; il courut comme un furieux sur toutes les routes. Enfin il rencontra celle où son perfide ami était passé; il apprit, non sans quelque satisfaction, que les voyageurs se débattaient violemment dans la voiture, tandis qu'on relayait les chevaux. Le ravisseur avait été obligé de s'arrêter dans une auberge, en voyant l'état de la malheureuse Claire, qui était prête de périr par les efforts de son désespoir. Il avait été lui-même blessé par cette généreuse victime de sa violente passion, et il était en proie à des remords déchirans, lorsque l'impétueux Heerfort se précipite dans sa chambre comme la foudre. Il voit son amante sans connaissance, étendue dans une chaise à bras, et Glickstern à ses genoux. Ah! perfide! scélérat! crie Heerfort d'une voix terrible, je te retrouve. Il tire son épée; son rival prend la sienne et se met en garde. Le combat fut court; le

fougueux jeune homme, qui ne respirait que vengeance, s'élança sur le fer de son adversaire et tombe à ses pieds. Glickstern ne put soutenir ce spectacle d'horreur, il voulut se détruire lui-même; un domestique robuste entre en ce moment, l'enlève et le dépose dans sa chaise; on y transporte ensuite Claire évanouie. Le postillon mène les chevaux à toute bride. Le mourant est laissé seul sans secours.

Telle était la funeste destinée du couple amoureux, lorsque le lieutenant, frère de Claire, se présente chez Waldemar son père, avec le faste d'un homme fort riche; il venait en effet de recueillir l'immense succession de son oncle défunt; il trouva sa mère dans les regrets des maux qu'elle avait occasionnés à sa fille, et dans le désespoir de son évasion, ne sachant ce qu'elle était devenue. Le pasteur et Waldemar ne recevaient plus depuis quelque tems des nouvelles d'Heerfort; ils avaient appris seulement son grand voyage. Tous engagèrent le lieutenant d'aller à la recherche de sa sœur, et de la ramener dans sa famille, pour partager avec elle la fortune dont il avait hérité, et pour la rendre au bonheur. Le frère de Claire conservait dans son cœur un sentiment de jalousie et de haine contre Heerfort, qui l'avait souvent humilié: il n'entreprit la course qu'on lui demandait que dans l'espérance de s'en venger, et de ramener en triomphe sa sœur. Cependant la fuite précipitée de Glickstern, et le meurtre du malheureux jeune homme, avaient attiré dans l'auberge une foule d'habitans. On reconnut que le blessé respirait encore; on lui donna du secours; on pansa sa plaie. La voiture qui emportait le ravisseur et sa triste compagne s'étant arrêtée dans un bois par quelque accident, Glickstern ne pouvant plus supporter le poids de ses remords, se jeta dans la forêt pour s'ôter la vie, qui lui était devenue insupportable; des gens coururent après lui; et Claire se voyant seule, s'élança aussitôt dans un sentier détourné qu'elle suivit à pas précipités. Elle voulait aller rejoindre son amant et expirer sur son corps sanglant. Elle arriva dans une chaumière, ne sachant où tourner ses pas. Après s'être un peu reposée, elle se fit amener une voiture, et se laissa conduire à l'aventure, s'adressant à toutes les auberges pour s'informer de ce qui l'intéressait si fortement. Elle arriva ainsi à Strasbourg, où se trouvant dans un abandon absolu et sans espérances, elle se mit gouvernante d'enfans chez la veuve et la niece d'un marchand. Heerfort se retablissait de sa blessure, et était parvenu, par ses informations, à savoir que son amante avait pris le chemin de Strasbourg; il se bâta d'y aller, n'ayant plus que quelques ducats pour toute fortune; mais il lui restait un brillant que Claire lui avait donné, et qu'il engagea pour une somme de 500 florins. Quelque tems après, un homme vint lui apporter une somme considérable, qu'il accepta sans connaître son bienfaiteur, après s'être assuré qu'elle ne venait point de

Glickstern. Il retira son diamant, et fit de nouvelles recherches qui furent inutiles, et le déterminèrent à quitter une ville où sa maîtresse était tout près de lui. Claire trouva une amie dans Godefroi, jeune fille riche, aimable et de la plus grande sensibilité, avec qui elle demeurait. Elle l'intéressa par la confidence de toutes ses cruelles aventures. Un jeune parent, du même nom, vint alors apporter la gaieté dans cette maison, et l'y fixa, en quelque sorte, par son mariage avec sa cousine.

Heerfort ne cessait de chercher Claire son amante, et Waldemar sa sœur, dans des sentimens bien différens. Celui-ci eut une querelle violente dans un café d'Amsterdam, pour avoir parlé dans des termes insultans d'Heerfort, en s'adressant par hasard à Wilibad, l'ami du malheureux jeune homme. Le vindicatif Waldemar prit à ses gages trois scélérats pour faire assassiner son adversaire, et lui-même voulut être témoin du combat : il le fut en effet ; mais en croyant porter un dernier coup mortel à Wilibad, qui se défendait contre les trois assassins, et qui paraissait épuisé, il reçut un coup d'épée qui l'étendit mort sur le carreau. Les domestiques de Waldemar portèrent cette triste nouvelle à ses parens. Ils crurent dès-lors n'avoir plus d'enfans, et qu'ils leur étaient enlevés, l'un par le crime, et l'autre par l'amour. La méchante mere succomba à son chagrin. Pour le pere, il combattit long-tems contre la douleur, ne recevant aucune nouvelle de sa chere fille ; mais toutes ses espérances n'étant point encore perdues, on le détermina à aller recueillir la riche succession de son fils.

Heerfort, toujours errant et voyageant, rencontrait toutes les personnes à qui il avait eu le bonheur d'être utile, hors celle qui faisait l'objet de ses recherches et de ses vœux. Il recueillit dans un bois un jeune enfant au maillot, qui venait d'être exposé, et qu'il fit élever sous le nom de Claire. Bientôt après il fut assailli par trois brigans ; qu'il désarma. Enfin, il se détermina de retourner à Bruchdorf, auprès de Waldemar et du pasteur, pour pleurer et plaindre avec eux l'infortunée fugitive.

Claire, aimée de toutes les personnes qui la connaissaient, ne put se refuser aux vœux des deux jeunes époux, et les accompagna à Anvers où ils avaient formé leur établissement. Heerfort goûta encore le plaisir d'embrasser Buchheim, qui l'avait si bien secondé à délivrer son amante de sa captivité ; mais il eut bientôt la douleur de gémir ensemble sur l'incertitude de son sort et sur son absence. Ce respectable ami le conduisit à Bruchdorf. Quelle entrevue ! Le pere malheureux promit sa fille avec toute sa fortune à l'amoureux Heerfort, s'il lui ramenait Claire, qui seule pouvait leur rendre à tous le bonheur. Cet amant reprit ses courses ; il passa en Hollande auprès de Wilibad ; et par son conseil il prit, peu de

jours après, la route d'Anvers. Il allait entrer dans cette place, lorsqu'il vit une chaise se rompre, et un jeune homme qui en sortait. Heerfort, toujours obligeant, s'empressa de lui donner du secours, et le fit monter dans sa voiture, allant tous deux dans la même ville. Godefroi, car c'était lui, (c'était cet heureux époux qui avait engagé Claire de ne point se séparer de sa femme,) invita Heerfort de venir le voir, et de resserrer les nœuds d'une amitié qu'il désirait contracter avec lui. Pour cet amant, il était dans l'inquiétude et toujours prêt à se remettre en voyage. Cependant il se disposait à aller faire sa visite à l'aimable inconnu qu'il avait rencontré; et en attendant, il regardait par la fenêtre de son auberge. Dans le moment, il apperçut une voiture dans laquelle étaient deux jeunes personnes très-parées; il ne put distinguer leurs physionomies, mais il entendit un cri qui lui rappella la voix de Claire. Il descend précipitamment, la voiture était déjà bien loin; il court toute la ville, et après quelques heures, il rentre en nage à son auberge, désespéré de n'avoir pu rien savoir. On frappe à sa porte: il voit venir Godefroi. — « Pardon-  
 » nez-moi de ce que j'entre si précipitamment; mais dites-  
 » moi qui vous êtes, et si vous connaissez la ravissante Wal-  
 » demar? » — « Si je la connais? Que me demandez-vous?  
 » Si je la connais? C'est cet ange que je cherche par-tout  
 » depuis si long-tems..... Où est-elle?..... Dites-moi, où  
 » est-elle? » — « Vous êtes donc Heerfort qu'elle aime  
 » tant? » — « Vous l'avez deviné..... Mais pour quoi tant  
 » de questions? Où est-elle? » Heerfort tomba évanoui. Claire, de son côté, était dans le délire. Elle avait dit au cocher de retourner. Persuadée que son amant était mort, elle croyait avoir vu son ombre. Il fallut prendre beaucoup de ménagemens pour rapprocher ces deux êtres si aimans, si sensibles, si troublés. — « Charmante Claire, lui dit  
 » Godefroi, quand j'ai été ce matin chez ce jeune homme,  
 » dans lequel vous avez cru reconnaître votre amant, voici  
 » notre conversation. D'abord, je lui ai appris qu'une jeune  
 » personne l'avait pris pour Heerfort. » — « Cela peut être,  
 » m'a-t-il répondu, nous nous ressemblons beaucoup; on  
 » nous a souvent pris l'un pour l'autre. » — « Mais est-ce  
 » que vous connaissez Heerfort? » — « Très-particulière-  
 » ment..... C'est mon cousin. » — « Où est-il à présent?  
 » On le dit mort. » — « Non, il vit, il vient d'avoir une  
 » très-bonne place à Vienne où je l'ai laissé.... » — « Ajour-  
 » d'hui, continua Godefroi, le jeune homme même qui m'a  
 » instruit, vous affirmera ce que j'avance: je vais le chercher;  
 » mais sur-tout gardez-vous bien de vous laisser séduire par  
 » une trop grande ressemblance..... » Godefroi sortit, et  
 » informa l'amant du rôle qu'il avait à soutenir. Tout étant  
 » ainsi arrangé, les deux amis se virent et tombèrent dans des  
 » transports, des ravissemens qu'il serait inutile, même impos-

sible de vouloir exprimer. « Amans qui avez connu les peines  
 » d'une cruelle séparation, qui êtes toujours restés fideles à  
 » l'objet de votre flamme, qui, après vous être long-tems  
 » livrés aux pleurs du désespoir, avez goûté une douce réu-  
 » nion, vous seuls pouvez sentir ce que ces deux cœurs  
 » éprouverent dans cet instant de félicité. »

On s'imagine bien que les amans, après avoir satisfait au devoir de la reconnaissance, ne tarderent point à se mettre en route pour retourner dans la maison paternelle, ayant déjà prévenu Waldemar de leur heureuse réunion. Ils se firent un plaisir de surprendre Buchheim, leur respectable ami, et de l'emmenner avec eux à Bruchdorf, où la joie et la tranquillité entrèrent avec eux. Waldemar enchanté prit la main de sa fille et celle d'Heerfort qu'il mit l'une dans l'autre : « Mon  
 » fils, elle est à toi; ma fille, voilà ton époux; vivez con-  
 » tens, soyez heureux; vivez pour la consolation de votre  
 » pere, pour le soutien de ses vieux ans. Etre tout-puissant!  
 » entends les vœux d'un pere pour le bonheur de ses enfans,  
 » et puisse ta divine providence couronner leurs vertus ! »

Ce mariage fut scellé dans la belle terre dont Waldemar venait d'hériter en Baviere. Cette vertueuse famille fit leur bonheur, en s'étudiant à faire un bon emploi de leurs richesses, en allant au-devant de tous les malheureux. Ce fut dans cette retraite heureuse que le repentir conduisit le coupable Glickstern, auquel il fallut bien que la vertu pardonnât. Voilà, dit Heerfort à son épouse, notre ami Glickstern; tu ne peux pas oublier qu'il nous fut cher, et que nous avons été comblés de ses bienfaits.

Ce petit roman, supposé traduit de l'allemand, est écrit à la maniere française, avec chaleur et facilité. Le fil de l'intrigue, sans se rompre, conduit le lecteur dans un dédale d'aventures singulieres, qui se croisent et se dénouent adroitement. Les sentimens de l'amour malheureux mais vertueux, ainsi que l'horreur du vice et le danger des passions criminelles, y sont exprimés avec autant de force que d'intérêt.

---

### A N N O N C E.

Le professeur d'architecture rurale prévient le public qu'il vient de faire graver plusieurs planches; mais il aurait besoin d'un plus grand nombre de souscripteurs pour continuer les frais dispendieux de ces gravures. Les Républicains qui voudront souscrire à ce journal d'agriculture et des arts, auront aujourd'hui l'avantage de recevoir, beaucoup à-la-fois, de textes et de gravures. Le prix de ce journal est de 20 liv., qu'il faut adresser, franc de port, au citoyen Cointereaux, professeur d'architecture rurale, rue du fauxbourg Honoré, n<sup>o</sup>. 108, en face de la grande rue Verte; ou au citoyen Falchs, libraire, quai des Augustins, n<sup>o</sup>. 18.

# M E R C U R E

## HISTORIQUE ET POLITIQUE.

---

### A L L E M A G N E.

*De Hambourg, le 4 juillet 1794.*

**T**OUTE l'Europe a les yeux fixés sur la Porte Ottomane, cette puissance en général si lente à agir, mais en même tems si capable de mettre un poids considerable dans la balance, parce que sa lenteur même provient en partie de la grandeur des préparatifs qu'elle a coutume de faire, et que son immense population, ses richesses territoriales et la bravoure personnelle des Turcs, renforcée encore par le préjugé de la prédestination, rendent si redoutables, quand un esprit intelligent et actif donne leur véritable direction à de pareilles forces, dont l'effet serait terrible, incalculable même si la perfection de la tactique européenne et l'astuce des cabinets ne parvenaient à le contre-balancer un peu.

Cette puissance humiliée pendant quelque tems par les succès de la Russie et de l'Autriche combinées, par la défection, ou pour mieux dire l'inactivité de ses alliés trop éloignés, par la ruine et le morcellement de la Pologne, par l'indécision de la Suede et du Danemarck; enfin, par la perfidie de l'Angleterre, commence à reprendre ses forces avec la confiance qui les double. Il paraît qu'elle est lasse de l'insolence de la Russie, comme les autres états le sont de celle de la Grande-Bretagne; il paraît qu'elle se réveille, et son réveil sera terrible pour les cours qui ont abusé de leurs avantages momentanés.

Voici ce qu'on mande de Constantinople en date du 1<sup>er</sup> juin.

« L'activité qui regne dans tous les ports et dans tous les chantiers de l'empire ottoman, l'accueil distingué fait par le divan aux officiers d'artillerie, du génie et de la marine, venus de France; la faveur ouverte du peuple pour les Français, ici et dans toutes nos échelles; les principes de liberté qui animent dans ce moment les Polonais, tout contribue à exciter la colere de Catherine contre les Musulmans, et dans un accès de rage, son chargé d'affaires auprès de la Porte a proposé au divan les trois conditions de paix suivantes, qui seraient à peine souffertes de la part d'un ennemi victorieux, après de longs succès, et que la fierté ottomane a dû repousser avec raison. Ces conditions sont :

1<sup>o</sup>. De laisser le libre passage des Dardanelles aux vais-